

# NOW I WON

Autoroute A2, sortie Diegten.

À 4 min de ma destination (Claudia m'avait envoyé par WhatsApp un lien Google Maps), mais aussi à 32 km du Kunstmuseum de Bâle ou 34 km du Musée Tinguely.

Quitter la route cantonale, dépasser des cavaliers en file indienne, serpenter sur le flanc d'une colline d'un autre temps : verger de cerisiers hautes tiges et fermes saturées de géraniums. Lorsque l'asphalte cesse brusquement, emprunter les deux bandes d'un chemin agricole, disparaître entre des haies d'herbes folles, se perdre dans une forêt dense. Abaisser la vitre de sa portière : chants d'oiseaux et bouillonnement d'insectes.

Il n'y a pas de portail mais des arbres qui se donnent la main au-dessus du chemin. Sur ma droite, un banc de bois invite à contempler la vue (ce qu'il aurait été malheureux de ne pas faire).

Je me gare à proximité d'un immense corail de marbre blanc : est-ce un signe de bienvenue ou un épouvantail pour le potager du compagnon de Claudia ?

Le marbre que je caresse de la main vient du bord de la mer. Pendant les millions d'années de sa gestation, il n'a côtoyé ni blaireaux ni renards, jamais respiré d'odeurs de sous-bois, de mousses, de champignons, et pourtant il est ici à sa place. Peut-être parce qu'il est vivant, qu'il continuera d'évoluer en fonction du soleil, de la neige, des offrandes d'oiseaux. Pour peu, je le verrais osciller avec le vent, avec les vagues.

Ce marbre dit autre chose. Sous la surface des eaux, de petits êtres collaborent patiemment pour réaliser une œuvre plus grande qu'eux : un corail. Il fait écho à deux autres pièces de Claudia : le palindrome géant *ME WE* (citation de Nelson Mandela) formé de troncs de six mètres de haut érigés sur le site du Roskilde Festival, au Danemark ; et dans la campagne toscane, écrit avec des rondins à peine plus petits, la phrase de la biologiste militante Rachel Carson : *IN NATURE NOTHING EXISTS ALONE*.

De l'autre côté du chemin, dans une clairière humide, je rejoins un étang entouré d'œuvres dont la plus grande fait ma taille. Je les reconnais et m'étonne de les découvrir si légères ; ces morceaux de sagex étaient les piliers d'une performance créée en 2014 sur une patinoire de Gstaad. Au lieu des lignes réglementaires d'un terrain de hockey, Claudia avait fait imprimer sous la glace des motifs colorés. Une équipe du club local faisait ensuite glisser ces sculptures inspirées des pièces du jeu « Hâte-toi lentement ».

Ici, on est loin de l'effervescence de la performance. Eau stagnante, branches remuant à peine. Je flâne, m'étonnant de voir ces œuvres prendre racine, colonisées par le lierre, les ronces, les escargots. Je me souviens alors avoir lu que Claudia appréciait particulièrement un ouvrage de l'anthropologue Barbara Glowczewski, *Réveiller les esprits de la terre*.

Tout au bout d'un sentier boueux, de l'autre côté d'un ponton proche de l'effondrement, je vois soudain, dans une fenêtre de verdure, de drôles d'animaux qui ressemblent à des dessins d'enfant : ce sont les lamas du paysan voisin qui se hissent sur leurs deux pattes arrière pour boulotter les branches les plus basses. Hélas, un mouvement trop brusque les fait fuir (je n'ai jamais été bon à « Hâte-toi lentement »).

En revenant sur mes pas, au pied d'un immense saule pleureur, j'aperçois l'atelier de Claudia. Son toit végétalisé lui donne des airs de chaumière. J'admire une autre sculpture de marbre, une poire de presque un mètre de haut intégrée dans un parallélépipède rectangle, en un seul bloc. Et à deux pas, un véritable poirier qui (je l'apprendrai plus tard) fut planté à la naissance de son premier fils, Kai, 4 ans. Claudia était enceinte de six mois quand elle a quitté Berlin pour venir s'installer ici, à Bennwil, près de Bâle, la ville d'origine de son compagnon Sam.



Près d'un utilitaire de 20 m<sup>3</sup> (« Sixt, rent a truck »), ça marche vite, ça parle fort. Dans quatre jours auront lieu les spots es ouvert es d l'atè r.

Cinq nouveaux cactus viennent d'être livrés. Ils sont déposés dans le hall de l'atelier, sur de petits ronds de caoutchouc, pour ne pas les abîmer. La première tâche consiste à les « référencer », les photographier un à un, sur fond blanc. Casquette noire, cheveux longs, veste militaire, Maris fixe une grande toile contre une paroi. Ce Canadien anglophone, photographe d'architecture à la renommée internationale (« assez cher mais ultra-compétent », me dira Claudia), a épousé une Suissesse et vt a joud 'hui à Bâ .

Pour déplacer les trois quintaux d'un premier cactus, on se sert d'une structure métallique montée sur roulettes a sommet de la uelle est instà lée une poulie avec démultiplicateur. Julián fixe une sangle à la taille du cactus. Cheveux en désordre, bermudas de jeans déchirés, il est « assistant studio », spécialiste des travaux sur bois. Je le vois froter précautionneusement la s f a d marbre avec è tñ d s n Ts h r t.

Tirant sur une chaîne reliée à la poulie, Stefan parvient à soulever à lui seul la sculpture. Il est le plus ancien employé de Claudia (douze ans !), il travaillait déjà pour elle à Berlin. Il est aussi le seul à porter un pantalon de travail avec des poches cargo pleines d'outils, le seul à arborer un look d'ouvrier. Il dépose sa casquette a r h tête d a us. Et éh e d è .

Accroupi devant son trépied, Maris fait une première prise, se relève, dépose un nuancier au pied du cactus, sort son posemètre, se gratte la nuque. Il faut

éteindre l'enseigne lumineuse « Studio CC » et déplacer une pièce trop proche : un donut géant de marbre.

Cheveux roux, chemise rose et chaussures de sport multicolores, Ivana supervise les manœuvres en se mordillant les lèvres. Son smartphone vibre en permanence. Elle est « cheffe de projet » depuis un an. Claudia me dira que ses origines slaves en font une collaboratrice très généreuse, mais parfois explosive sous l'effet du stress. C'est pourtant elle qui prend le temps de m'expliquer la spécificité de chaque marbre. Ce rose-là est extrait au Portugal ; ces blancs proviennent des carrières de Carrare, en Toscane ; parmi les préférés de Claudia, il y a ce marbre noir aux veines dorées.

Chaque cactus a sa personnalité, son identité. Celui qui est en train d'être photographié s'appelle *Adeline* : c'est le prénom d'une graphiste qui est aussi la marraine de Leo, 2 ans, fils cadet de Claudia. Cet autre s'appelle *Kira*, par amitié pour une artiste américaine qui séjourne justement ici quelques jours. Dans quelques mois, ce staff installera trois lapins en marbre portant les noms de son compagnon et de leurs deux enfants dans la cour du nouvel hôpital pédiatrique de Zurich, dessiné par Herzog & de Meuron.

Quand je m'étonne que ces œuvres soient livrées ainsi à l'atelier, finalisées, Ivana m'explique le processus. D'abord, Claudia conçoit le cactus, le dessine, choisit un bois, le sculpte comme à son habitude, à la tronçonneuse. La pièce est poncée, frottée, laquée, puis scannée en 3D. Le fichier numérique est transmis à Nicola, un fidèle collaborateur, marbrier à Pietrasanta, près de Carrare ; ce dernier produit l'œuvre à l'aide d'un robot graveur, puis l'expédie en Suisse.

En attendant Claudia, qui est sur le point de terminer une visioconférence avec un curateur sicilien, je fais la connaissance d'une dernière membre du staff. Assise sur les marches d'escalier, un laptop sur les genoux, longs cheveux teints en blanc, veste de training vintage, montre Casio digitale, ongles vernis argenté et Dockside montantes, Madita est l'assistante personnelle de Claudia depuis quelques mois. C'est elle qui a planifié mes deux jours de visite ici. Avant son engagement, je communiquais directement avec Claudia, ce qui n'était pas chose facile, puisque rien qu'en 2023, elle exposait à Bâle, Duisbourg, Paris, Madrid, au Mexique, en Corée du Sud et en Arabie saoudite.

Claudia a dû se faire une raison. Elle avait 3 000 courriels non lus. Elle a donc engagé Madita et programmé sur sa boîte mail une réponse automatique enjoignant à écrire directement à son assistante. Une première rencontre est fixée le 13 mars 2024, après les expositions de Dübendorf, Milan et Shanghai, pour être annulée et reportée à la dernière minute pour cause de surcharge de travail : Claudia devait retourner à Mexico, puis s'envoler pour Athènes.



Il est 10 heures du matin ce 16 juin 2024. Comme prévu sur son planning, Claudia termine son entretien, me salue chaleureusement, donne quelques instructions à son staff et me propose d'aller boire un café à quelques mètres de là, dans la cour de sa maison. Je découvre une ancienne ferme au toit végétalisé, construite dans un style suédois, avec une charpente faite de rondins apparents et des parois couvertes de végétation. « Chaque fois qu'ils viennent, mes parents me répètent qu'il faut couper ce lierre grim pant autour des fenêtres pour éviter les dégâts, mais ce n'est pas le plus urgent », me dit-elle en souriant.

On s'installe près de *Toby*, un cactus blanc à trois doigts qui porte le prénom d'un ancien assistant. Archie, un chat noir, vient quémander des caresses. Il y a dans la cour un large tronc qui n'a pas besoin de coupes à la tronçonneuse pour être splendide, et garée à proximité, une moto blanche de la marque Triumph. Hélas, Sam n'a plus le temps de rouler.

Je commence par demander des nouvelles de la famille. Je vous dois des explications. Si je n'ai croisé Claudia que deux ou trois fois dans ma vie, en coup de vent, je connaissais très bien ses deux frères. J'étais dans la même classe que l'aîné, Frédéric, au Gymnase de Morges : un type jovial, fêru d'informatique, de musiques électroniques et de *Star Wars*. Et puis, en Lettres, à l'Université de Lausanne, j'avais un cours en commun avec Michaël, son autre frère : un passionné de philosophie avec qui on refaisait le monde, très méthodiquement, à la fête de la bibliothèque.

Claudia a grandi à Grancy, à dix kilomètres de mon village natal. Je passe encore régulièrement près de la maison de ses parents, un chalet devant lequel trône aujourd'hui un serpent de marbre blanc de trois mètres de haut. J'ai fait la connaissance de sa mère lors d'une lecture à la librairie de La Chaux. Et à la sortie d'une exposition à la Fondation Jan Michalski, à Montricher, j'ai rencontré son père ; ingénieur-géomètre de métier, il m'a dit avoir posé les premiers jalons de ce bâtiment atypique, avec sa canopée de béton, imaginé par l'architecte Vincent Mangeat.

Claudia évoque rapidement sa rencontre en ligne du matin : on l'invite en Sicile pour réaliser une œuvre permanente sur les murs d'une ruine. Elle a d'abord vérifié la fiabilité de la fondation mandatrice auprès d'un ami curateur italien, puis estimé la faisabilité du projet, logistiquement, financièrement. Il a été décidé que, juste après son retour de Séoul cet été, elle irait voir sur place, avec toute sa famille : « Cela ressemblera à des vacances », dit-elle en souriant.

Elle devra se prononcer ces prochains jours sur deux autres opportunités, à Shanghai, dont l'une pourrait concerner l'œuvre qui nous fait face, de l'autre côté de la cour. *The Queen of the Volcano* est une pièce de céramique de trois mètres de haut pesant une tonne et demie. Sa cuisson, dans le plus grand four d'Europe, à Copenhague, a duré un mois entier. Et si l'œuvre s'appelle *The Queen*, c'est qu'au moment d'ouvrir les portes du four, se trouvait par hasard, en visite officielle dans les ateliers, la reine de Norvège. Claudia me montre sur son smartphone le « rendering », un rendu

photoréaliste 3D de l'œuvre dans son contexte, un parc public de la mégapole chinoise. Mais elle hésite. Quel serait le bilan carbone d'un tel transport en camion et en cargo ?

Naïvement, je m'étonne du nombre de personnes travaillant pour elle à l'atelier. Elle égratigne aussitôt quelques clichés : « Les artistes ne sont pas forcément des rêveurs solitaires, marginaux et désorganisés. Faire de l'art, c'est aussi savoir gérer une équipe, diriger une entreprise et soigner sa communication. »

Elle me parle des difficultés de recrutement depuis la pandémie de coronavirus. Elle cherche en vain depuis deux ans une « cheffe de studio ». La précédente l'accompagnait depuis des années, alors qu'elle vivait encore à Berlin, mais elle n'a pas supporté le calme helvétique. Elle l'a remplacée par une Parisienne, qui n'est restée qu'un an. Claudia recourt désormais aux services d'un recruteur.

Sur son site internet, vous verriez qu'elle recherche également quelqu'un pour cataloguer, documenter, conserver ses œuvres, mais aussi organiser les déplacements, les prêts et les installations. Compétences souhaitées : « Capacité à effectuer plusieurs tâches à la fois, à un rythme rapide, à respecter des délais stricts, à travailler sous pression. Maîtrise de l'anglais et de l'allemand (le français est un plus). »

Évoquant une ancienne collaboratrice taïwanaise, Claudia emploie le terme « uplifting », peinant à trouver l'équivalent français. Il en va de même avec « recognition », « background » ou « headhunter. » Dix années passées à Berlin et des mois de résidences artistiques













